

« UN CHEF-D'ŒUVRE HALLUCINÉ...
LA GRANDEUR D'UN MAILER, D'UN CÉLINE. »

Le Point

SHÔHEI ÔOKA

Les Feux

autrement

Le soldat Tamura erre, affaibli, dans les plaines dévastées des Philippines. Nous sommes en 1945 et la débâcle de l'armée japonaise est totale. Livré à lui-même, en proie à la solitude, la faim, la peur et sa propre folie, Tamura nous plonge dans l'enfer de la guerre et dans ses instants fugaces de beauté désespérée. De rencontre en rencontre, avec l'ennemi ou un autre soldat en déroute, un dilemme s'impose à lui : doit-il rester humain ou sauver sa peau ?

Les Feux, chef-d'œuvre de la littérature japonaise, lu dans le monde entier et adapté au cinéma, symbolise la tragédie de tous les hommes pris dans l'engrenage d'une guerre dont la logique les dépasse mais qui finit, peu à peu, par les dévorer.

Shôhei Ôoka (1909-1988), romancier, critique, traducteur de littérature française, est l'un des plus grands écrivains japonais. Auteur de romans et du *Journal d'un prisonnier de guerre*, il écrit *Les Feux*, son œuvre majeure d'inspiration autobiographique, qui remporte le prestigieux prix Yomiuri en 1951.

- ROMAN -

Traduit du japonais par Rose-Marie Makino-Fayolle

autrement

www.autrement.com

Conception graphique et illustration : Raphaëlle Faguer

Les feux

DU MÊME AUTEUR

L'Ombre des fleurs
Éditions Picquier, 1991

La Dame de Musashino
Éditions Picquier, 1991

Journal d'un prisonnier de guerre
Éditions Belin, 2007

Shôhei ÔOKA

Les feux

*Traduit du japonais
par Rose-Marie Makino-Fayolle*

Éditions Autrement **Littérature**

Titre original : *Nobi*.
© Éditions du Seuil, 1957,
pour la première édition française.
© Éditions Autrement, 1995, pour la présente traduction.
© Éditions Autrement, 2019, pour la présente édition.
ISBN : 978-2-7467-4714-2

Préface

C'est un portrait terrible de la guerre et de ses ravages que nous livre Shôhei Ôoka (1909-1988) dans ce roman, considéré comme un texte incontournable sur l'expérience des Japonais pendant la Seconde Guerre mondiale, et l'un des chefs-d'œuvre de la littérature japonaise de l'après-guerre. Car le drame de Tamura, simple soldat et intellectuel dans le civil envoyé dans la jungle des Philippines, symbolise de manière universelle la tragédie de tous les hommes, soldats ou civils, pris dans l'engrenage d'une guerre dont la logique leur échappe, mais qui finit par les dévorer, marquant à vie ceux qui lui survivent.

Shôhei Ôoka, ayant lui-même vécu la guerre en tant que soldat et prisonnier aux Philippines, fut bien placé pour le savoir. Cette aventure bouleversa la vie de cet intellectuel amoureux de la littérature française, mais c'est elle aussi qui, paradoxalement, fit de lui un romancier de premier ordre.

Né à Tôkyô en 1909, Ôoka découvrit la littérature française à l'université impériale de Kyôto et s'éprit particulièrement de Stendhal, pour lequel il nourrit une vive admiration pendant toute sa vie. À l'université, il fit également la connaissance de figures littéraires importantes, tels le célèbre critique Hideo Kobayashi et le poète Chûya Nakahara. Dès 1926, Ôoka commença à publier des articles de critique remarquables par les milieux littéraires de l'époque, ainsi que de nombreuses traductions de Stendhal en japonais.

Ôoka aurait certainement continué cette carrière paisible s'il n'avait été pris dans le tourbillon de la guerre du Pacifique. Annoncé à grand fracas par le gouvernement japonais en 1939, le projet de la « sphère de coprosperité de l'Est asiatique », en réalité une guerre d'agression contre le continent asiatique, envoya des centaines de milliers de soldats japonais en terre étrangère pour se battre pour l'Empereur. En juin 1944, à l'âge de trente-cinq ans, Ôoka fut enrôlé dans l'armée comme simple soldat et envoyé aux Philippines.

La guerre entraînait alors dans sa phase ultime. En octobre 1944, les Américains débarquèrent sur l'île de Leyte dans l'archipel philippin, et la fameuse bataille de Leyte, un « Verdun » nippon, isola les troupes japonaises qui stationnaient dans l'île. Des milliers de soldats ne parvenant pas à réembarquer pour le Japon furent abandonnés et errèrent dans la jungle sans ordre ni ravitaillement. Livrés à la

faim et à la maladie, doublement menacés par les Américains et la guérilla indigène, la grande majorité d'entre eux périt dans des conditions indicibles. Cette débâcle meurtrière constitue la toile de fond des *Feux*, qui s'ouvre sur l'hiver 1944-1945, juste après la bataille de Leyte.

L'auteur lui-même, surpris par le débarquement des Américains, échappa de justesse à la mort. Il se cacha dans la montagne et erra dans la forêt pendant quarante jours, avant d'être capturé et envoyé dans un camp de prisonniers où il demeura jusqu'à la fin des hostilités.

Ces expériences traumatisantes – l'errance et la captivité, mais aussi le souvenir de ses camarades massacrés ou mourant de faim – marquèrent un tournant décisif dans la vie d'Ôoka et lui fournirent la source et l'inspiration de ses écrits de guerre : *Journal d'un prisonnier de guerre*, récit autobiographique, et *Les Feux*, œuvre de fiction. Tous deux eurent un succès considérable, mais *Les Feux*, couronné du prestigieux prix littéraire Yomiuri en 1951, est considéré comme son chef-d'œuvre. Il a par ailleurs fait l'objet d'une adaptation cinématographique par le cinéaste Kon Ichikawa en 1959, puis par Shinya Tsukamoto en 2014.

La maîtrise stylistique d'Ôoka et sa prédilection pour les victimes et les marginaux trouvent leur expression la plus aboutie dans *Les Feux*. Les expériences du soldat Tamura, que l'on peut considérer comme une sorte d'*alter ego* d'Ôoka,

sont décrites avec une sensibilité et une acuité psychologique exceptionnelles. On ne trouve ici aucune complaisance, mais au contraire un ton ironique et analytique ; il donne profondeur et rigueur à ce roman qui, sous la plume d'un auteur moins talentueux, aurait pu sombrer dans le mélodrame, ou se contenter d'énumérer les horreurs de la guerre. Mais Ôoka ne se contente pas de dresser un réquisitoire contre la guerre et de l'exposer dans tout ce qu'elle a de plus absurde et de plus odieux, il nous fournit une réflexion philosophique sur la condition humaine. *Les Feux* dessine un portrait minutieux, acéré mais toujours plein de compassion, du calvaire et de l'angoisse existentielle d'un être humain soumis aux pires agressions et poussé au bout de sa propre humanité par les perversions de la guerre.

Maya MORIOKA-TODESCHINI
Chercheuse sur le Japon contemporain
à l'EHESS

Quand je marche dans la vallée
de l'ombre de la mort...

Psaume 23:4

Le départ

Je reçus une gifle. Le lieutenant me dit, très vite, à peu près ceci :

— Imbécile ! On te dit de revenir, et toi tu reviens, comme ça, sans rien dire. Il fallait insister, dire que tu ne savais pas où aller. Alors ils t'auraient accepté à l'hôpital. Ici, nous n'avons pas les moyens de nourrir un tuberculeux comme toi. Regarde ! Les soldats sont presque tous partis au ravitaillement. Nos hommes sont dans une situation difficile. On n'a pas de quoi nourrir les bouches inutiles. Retourne à l'hôpital. S'ils ne te laissent pas entrer, tu n'as qu'à en faire le siège pendant plusieurs jours. Cela m'étonnerait qu'ils ne finissent pas par t'accepter. Et s'ils s'entêtent à ne pas vouloir de toi... Alors, crève ! Ce n'est pas pour rien qu'on vous a donné des grenades. C'est le dernier service que tu peux rendre à la nation.

J'avais les yeux fixés sur ses lèvres qui se mouillaient au fur et à mesure qu'il parlait. Je ne comprenais pas pourquoi il était si nerveux alors qu'il signait mon arrêt de mort, mais sans doute céda-t-il à l'habitude qu'ont les militaires d'élever la voix pour mieux maîtriser leurs émotions. Depuis que la situation avait empiré, ils se déchargeaient sur nous, simples soldats, de l'angoisse qu'ils étaient obligés de dissimuler sous leur masque de militaire. Si notre chef parlait uniquement de nourriture, c'était sans doute parce que l'approvisionnement constituait sa préoccupation principale à ce moment-là.

Je pouvais toujours en « faire le siège », l'hôpital ne m'accepterait pas sans provisions. Parce que la nourriture manquait et que les médecins militaires comme le contingent sanitaire complétaient leur ration en prélevant une part des vivres qu'ils recevaient pour les patients. D'autres soldats faisaient en vain « le siège » devant l'hôpital. À eux aussi l'armée avait sans doute conseillé de « crever ».

J'avais craché un peu de sang au cours de la deuxième quinzaine de novembre, peu après notre débarquement sur la côte occidentale de l'île de Leyte. La maladie dont je souffrais et qui m'avait inquiété depuis que nous étions en garnison dans l'île de Luçon s'était aggravée au cours des combats sur la côte contre l'aviation ennemie, puis lors de notre difficile progression vers l'intérieur du pays. On m'avait donc envoyé dans cet hôpital ouvert en pleine montagne, muni de cinq jours

de vivres. Devant les soldats blessés à peine soignés, couverts de sang, gisant pêle-mêle sur des lits ayant appartenu à la population, le médecin militaire avait commencé par me reprocher avec violence de venir pour une simple tuberculose, avant d'accepter de m'hospitaliser dès qu'il s'était rendu compte que j'avais des provisions.

Trois jours plus tard, je sortais de l'hôpital, soi-disant guéri. Mais ma compagnie ne voulait rien entendre : dans la mesure où j'avais emporté cinq jours de vivres, j'aurais dû être hospitalisé pendant cinq jours. Je retournai donc à l'hôpital. On m'y refusa l'entrée sous prétexte que je n'avais pas apporté cinq jours de vivres et que d'ailleurs ils étaient épuisés. Et ce matin, je revenais à la compagnie, comme une balle que l'on se renvoie, seulement pour vérifier qu'on allait me dire encore une fois de « crever ».

— J'ai compris. Moi, soldat Tamura de première classe, je vais me rendre immédiatement à l'hôpital, et si je n'y suis pas admis, je mettrai immédiatement fin à mes jours.

En règle générale, les soldats avaient interdiction d'exprimer un jugement personnel, mais mon chef fit semblant de ne pas avoir entendu.

— Bon, vas-y. Et dis-toi bien que c'est pour la patrie. Conduis-toi jusqu'au bout en soldat de l'Empire.

— À vos ordres !

Dans la pièce, le sergent-major responsable de l'approvisionnement remplissait des papiers sur une

vieille caisse qui lui servait de bureau près de la fenêtre. Il nous tournait le dos, silencieux, et feignait de ne pas entendre notre conversation. Mais quand je m'approchai pour lui faire ma demande, il se leva et me dit, ses petits yeux encore plus plissés que d'habitude :

— Désolé si tu as l'impression d'être chassé, mais il faut te mettre à la place du chef. Tâche de ne pas mourir comme un chien. Je vais te donner des vivres.

Il me tendit une poignée de patates qu'il venait de recueillir à deux mains sur un petit tas dans un coin de la pièce. C'étaient des *camote*, un tubercule des Philippines qui ressemble à la patate douce. Je les pris en le remerciant, et ma main trembla quand je les glissai dans mon sac. Mon pays, auquel j'avais offert ma vie, la garantissait dans la limite de ces six patates destinées à me maintenir vivant. Ce chiffre six était d'une effroyable rigueur mathématique.

Je saluai et fis demi-tour à droite, quand la voix du lieutenant m'arrêta :

— Inutile d'avertir le commandant !

L'idée m'était venue que je serais peut-être sauvé si je lui parlais, mais c'était peine perdue. Au front, les officiers se plient à la volonté collective des sous-officiers. Le bureau du commandant se trouvait à quelques enjambées de là, dans un autre bâtiment auquel on accédait par une galerie, mais la natte qui pendait dans l'entrée restait obstinément immobile.

S'il était « inutile de l'avertir », c'était que mon cas avait été réglé la veille, quand on m'avait renvoyé à l'hôpital. Mon retour aujourd'hui n'avait été d'aucune utilité. Cela signifiait donc que mon sort dépendait entièrement du lieutenant.

Lorsque je descendis l'escalier de bois vermoulu, le soleil traversant le feuillage parsemait le sol de taches de lumière. Sur le côté se trouvait un buisson de fleurs roses qui ressemblaient à des fleurs d'équinoxe, au-delà duquel une dizaine de soldats creusaient des tranchées au milieu des arbres.

Comme il n'y avait pas assez de pelles, ils utilisaient de vieilles casseroles usagées et des bâtons réquisitionnés chez l'habitant. Soldats vaincus, nous nous étions cachés dans ce hameau de montagne que l'armée américaine ne daignait même plus bombarder, mais les tranchées étaient nécessaires pour nous rassurer. Et puis, nous n'avions rien d'autre à faire.

Dans le sous-bois, les visages étaient sombres et fermés. Ceux qui se redressaient détournaient les yeux en me voyant, avant de se remettre au travail en fixant obstinément le sol.

La plupart d'entre eux étaient des réservistes arrivés là en même temps que moi. Au cours des longues heures d'ennui sur le bateau, nous nous étions lamentés sur notre condition d'esclaves, mais au bout de trois mois de garnison avec les anciens, les petits détails de la vie quotidienne nous avaient ramenés à notre égoïsme naturel. Et depuis que

nous avons débarqué sur cette île, cela se renforçait au fur et à mesure que la situation empirait.

Quand il devint évident que j'étais tombé malade, qu'il fallait toujours s'occuper de moi et que je ne pouvais rien donner en retour, un froid s'établit nettement entre nous. Au moment où l'homme a le pressentiment de l'imminence du danger, son instinct de conservation le rend encore plus égoïste qu'il n'est. Je n'eus pas le cœur d'aller leur apprendre ce qui m'attendait car ils le savaient déjà. Je trouvais plutôt lamentable de servir de stimulant à l'humanité à laquelle ils étaient réduits.

Devant moi, au pied d'un arbre qui se dressait en bordure du chemin, étaient rassemblés cinq ou six gardes. C'était tout ce qui restait de la compagnie.

Notre brigade mixte faisait partie d'un groupe de forces diverses qui avait débarqué sur la côte occidentale pour occuper le secteur de Tacloban et subi une attaque aérienne sur le rivage, perdant ainsi plus de la moitié de ses effectifs. Nous n'avions pas eu le temps de débarquer notre artillerie, qui avait sombré avec les différents bateaux. Mais conformément au plan d'opération, nous nous étions dirigés vers le terrain d'atterrissage de Burauen par la route traversant les montagnes centrales lorsque, au pied du massif, les soldats vaincus d'une autre troupe partie avant nous nous avaient bloqué le passage. Ils nous dirent qu'il était impossible d'aller plus loin, car leur avant-garde avait été attaquée au mortier par un détachement ennemi. Nous fûmes donc

contraints de prendre par le sud, où il n'y avait pas de routes ; mais en chemin, cernés sur trois côtés par les tirs ennemis, nous dûmes regagner le pied de la montagne, et là nous nous dispersâmes dans les vallées environnantes où depuis nous vivions désœuvrés. Le bruit courait parmi nous qu'un officier de liaison envoyé à la base d'Ormoc en avait rapporté l'ordre de continuer notre avancée, mais que notre chef l'avait déchiré.

Il ne nous restait déjà plus rien des douze jours de vivres que nous avions touchés au départ d'Ormoc. Nous avons très vite épuisé le maïs et les autres céréales que les habitants des hameaux alentour avaient abandonnés dans leur fuite. Un tiers de notre compagnie, qui par le nombre réel de ses hommes tenait plus du peloton, se relayait pour aller ramasser des bananes et des patates dans les champs environnants ayant appartenu à la population. Ou plutôt pour se nourrir. Ils restaient absents trois ou quatre jours, le temps de manger, et revenaient avec des provisions pour le reste de la troupe, pendant que l'autre tiers partait à son tour. Les autres bataillons disséminés dans les hameaux du voisinage se procuraient de la nourriture par des moyens similaires et nous nous battions souvent pour la possession d'un champ dans la montagne, si bien que la distance et la durée de nos expéditions s'allongeaient.

Moi qui étais incapable de porter un chargement, car je crachais le sang, je ne pouvais pas

participer à cette quête de nourriture. C'était pour cette raison qu'on m'avait ordonné de crever.

Je marchais vers les gardes en louvoyant entre les arbres. Ils étaient assis par terre et me regardaient approcher. Je n'avais aucune envie de répéter à leur chef que j'avais été exclu de la compagnie, mais il m'était encore plus pénible d'exposer ma silhouette pitoyable à leur regard, où la compassion cédait à l'indifférence. Le temps qu'il me fallut pour arriver jusqu'à eux m'en sembla d'autant plus long.

Mais leur chef changea d'expression en entendant mon rapport. Cet ingénieur des travaux publics au teint pâle, muté ici après avoir appartenu aux troupes d'équipement de Mandchourie, se souvenait de sa propre inquiétude.

— Je ne sais pas qui, de toi qui t'en vas ou de nous qui restons, a le sort le plus enviable. De toute façon, ce sera le sabre, murmura-t-il.

— Ils ne te reprendront sans doute pas à l'hôpital, dit l'un des soldats.

— Dans ce cas, j'attendrai autant de temps qu'il le faudra.

J'avais répété les paroles du lieutenant. Je ne pensais qu'à écourter cette scène au plus vite.

Au moment des adieux, le hasard voulut que je croise le regard d'un soldat qui fit la grimace. Elle fut peut-être provoquée, à la manière d'un bâillement, par mon propre visage grimaçant.

Je m'en allai.